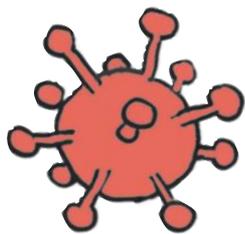
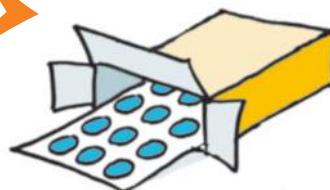




Chaque jour, la sémiologue Mariette Darrigrand analyse les mots qui se sont invités dans notre quotidien depuis le début de la crise sanitaire.



«Virus»



3/10

Loin de la petite maladie saisonnière sans gravité qu'on attrape à la fin de l'hiver, le mot a acquis désormais une dimension événementielle radicale: il a fait basculer l'histoire du monde.



Photo Gérard Cambon

Le goût des mots

Sémiologue, Mariette Darrigrand est spécialiste des discours politico-médiatiques et des vocabulaires contemporains. Elle anime le blog observatoiredesmots.com

Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur le corps. *J'te kiffe. Je t'aime* (Gallimard, 2017), *Sexy Corpus* (Lemieux Éd., 2016).

Sur les médias. *Comment les médias nous parlent (mal)* (François Bourin, 2014), «*Les médias, c'est nous*», (Le 1, mars 2016).

Sur le politique. *Ces mots qui nous gouvernent* (Bayard, 2008), «*Vers un monde de covivance*» (série «*Utopie virale*», revue *Études*, avril 2020).



Mariette Darrigrand
Sémiologue

Dans le contexte

C'est le Virus avec une majuscule, devenu nom propre. Il est essentialisé, car c'est le personnage central de ce qui nous arrive. Les termes scientifiques comme Covid-19 ou encore Sras-CoV-2 n'ont pas pris. Il rompt avec l'acception habituelle du mot «virus», celle de la petite maladie saisonnière sans gravité qu'attrapent les enfants à la fin de l'hiver.

L'utilisation d'un terme ancestral comme «virus» dit à quel point, dans cette crise de l'hypermodernité, nous sommes «archaïques», sensibles à des représentations fondamentales de la vie et de la mort.

Il n'est plus possible de le relativiser, car il a une dimension événementielle radicale: il a fait basculer l'histoire du monde. Il ne représente pas directement la maladie, mais plutôt une catastrophe plus globale. De ce point de vue, on peut le rapprocher du sida, qui a marqué le passage à d'autres habitudes relationnelles, sexuelles – et aussi médicales d'ailleurs (droits du malade).

Dans l'histoire

C'est un très vieux mot latin qui désignait un fluide, un suc, qui venait de l'animal ou du végétal, et qui était un poison pour l'homme. Le virus est un élément naturel, qui devient dangereux s'il entre dans le monde humain. Ce qui est intéressant, c'est que cette signification oubliée du mot «virus» se rappelle aujourd'hui à nous, puisque l'on pense que le coronavirus vient de la chauve-souris, et serait arrivé jusqu'à l'homme à travers un hôte intermédiaire, un animal comme le pangolin.

À ce titre, le virus incarne un environnement hostile à l'humanité. Or nous avons beaucoup de mal à imaginer cela aujourd'hui, puisque nous voulons croire à une certaine fusion avec la nature, une nature absolument bonne... Ce que nous rappelle le mot «virus», c'est que la nature peut attaquer l'homme.

Dans l'Antiquité et le Moyen Âge, la notion de mauvaise odeur lui était associée. On disait alors de ce poison qu'il était «délétère». Ce dernier adjectif, médical, signifie pestilentiel, une mauvaise odeur venant d'un corps malade. Jusqu'à aujourd'hui le mot «délétère» n'était plus employé que dans un sens métaphorique, un climat politique délétère par exemple. On a vu ressurgir cet adjectif, sous son acception scientifique, dans le discours des médecins, où il est un dangereux effet secondaire, pouvant entraîner la mort.

Enfin, comme nanoparticule, le coronavirus fait partie de la catégo-

rie des microbes mais nous n'employons pas ce mot, qui évoque davantage la science du XIX^e siècle. L'utilisation d'un terme ancestral comme «virus» dit à quel point, dans cette crise de l'hypermodernité, nous sommes «archaïques», sensibles à des représentations fondamentales de la vie et de la mort.

Pour la suite

Ce virus reste un mystère. On parle désormais de particules fines, d'ADN. Le terme de grippe a disparu. Des parallèles apparaissent avec le virus du sida, et peut-être découvrira-t-on que le coronavirus est un VIH, c'est-à-dire un virus de l'immunodéficience humaine. Au vu du caractère traumatique et anxiogène des initiales VIH, qui évoquent la catastrophe sanitaire des années 1980, peut-être qu'un autre mot sera trouvé.

Seule certitude: nos représentations traditionnelles du phénomène viral sont bouleversées. Les hésitations du gouvernement ne sont pas que des contradictions, elles révèlent à quel point les réflexes sanitaires habituels sont mis à mal, par exemple sur le concept d'immunité collective. Après la crise, le mot «virus» devrait perdre pour longtemps sa dimension ordinaire. Son usage métaphorique, par exemple dans le langage marketing avec des expressions comme «une tendance virale» devrait nous paraître déplacé, voire obscène.

Recueilli par Lucie Alexandre

Demain: «Confinement»



Florence Levillain/Signatures pour La Croix

«Alors quand ce virus partira comme il est venu/Que restera-t-il de tous ses effets secondaires?/Qu'est-ce qu'on aura gagné avec tout ce qu'on a perdu/Est-ce que nos morts auront eu un destin salutaire?»

Grand Corps
Malade

Le regard de Florence Levillain
Photographe française née en 1970, membre de l'agence Signatures. Elle explore des territoires variés allant du monde de l'entreprise aux rues des banlieues, portant son regard sensible sur ceux que l'on croise sans toujours les voir. Outre son travail de reportage, elle imagine des séries poétiques et humoristiques mises en scène, comme celle-ci, intitulée « Effets secondaires », commencée au lendemain du confinement dans son appartement sous les toits de Paris.

ou de Chine

Minimiser l'impact de la maladie

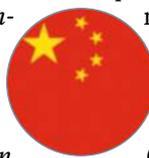
— La Chine a qualifié l'épidémie actuelle de «pneumonie de Wuhan» au début, puis de «nouvelle pneumonie» afin de ne pas affoler, avant d'ajouter en février, plutôt discrètement, le mot «virus».

En Chine, où tout est politique, le Covid-19 est pour l'opinion publique une «pneumonie», mais un «virus» quand on parle de l'étranger. Les sinologues décryptent avec minutie les articles de presse, messages radiophoniques et images télévisées diffusés par les autorités. Et chaque mot a son importance depuis le début officiel de l'épidémie de coronavirus, annoncée par Xi Jinping le 20 janvier à Pékin, lorsque le leader chinois a appelé à «enrayer la propagation de l'épidémie de pneumonie causée par un nouveau coronavirus».

Dans les médias chinois, on parle alors de «xin guan feiyan»,

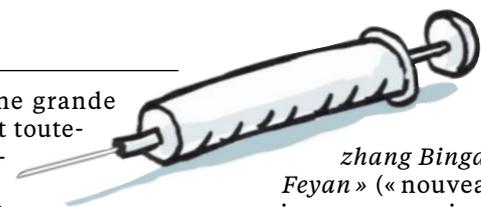
littéralement «nouveau, corona, pneumonie». «En utilisant le terme feiyan, Xi Jinping minimise la réalité de l'épidémie», explique Chen Yi, professeur de pédagogie à Hangzhou, car aux yeux des Chinois, une pneumonie est tellement banale depuis des années à cause de la pollution. Cette épidémie était présentée comme anodine.»

Les médias utiliseront même l'expression «Wuhan feiyan», «pneumonie de Wuhan». «Au début, ce n'était pas un problème de citer Wuhan, ajoute ce professeur, mais très vite la localisation disparaîtra des tablettes, pour ne stigmatiser ni une ville ni la Chine.»



Wuhan, comme une grande partie du Hubei, sont toutefois placés en quarantaine dès le 23 janvier, et les Chinois ont bien conscience de la gravité de l'épidémie. Mais le terme de «pneumonie» persistera jusqu'au 11 février. À cette date, l'OMS baptise officiellement non pas le «virus de Wuhan» ni bien sûr le «virus chinois» (expression américaine), mais le «Covid-19» («Co» pour corona, «vi» pour virus, «d» pour disease, maladie en anglais, et «19» pour l'année 2019), afin de ne pas cibler un pays ou une population.

Dès lors, le terme officiel en Chine devient «Xinxin Guan-



zhang Bingdu Feyan» («nouveau corona virus pneumonie»), sans le nombre 19. Et le terme bingdu (virus en chinois) apparaît bien pour la première fois.

Mais, souligne Chen Yi, «en chinois, c'est le dernier terme d'une expression qui est important». On insiste donc sur la «pneumonie», banale, plus que sur le «virus», anxiogène... Sauf lorsqu'il s'agit de qualifier les manifestants de Hong Kong, des «virus à éradiquer», ou le secrétaire d'État américain Mike Pompeo, ce «virus politique».

Dorian Malovic